L'ABEILLE.

PAR BULLIT, BULLEN & MAONE.
No. 81, aux Charenes.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 31 MAI 1839.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY,
Soumis à la décision d'une Convention Nationale

DES PROJETS DE NIVELLEMENT, DES JOURNAUX DE L'ADMINISTRATION.

Chaque époque a son caractère dominant, spécial, qui sert à la distinguer des autres et le signe de la nôtre c'est une manie d'éclectisme idéologo-métaphisique qui vise à la profondeur sur tout. Est-ce un mal? est-ce un bien? c'est ce que nous ne chercherons pas à décider quand il présente, il nous suffit de constater le fait.

Les théories étant à l'ordre du jour, il n'est pas surprenant qu'on s'attache particulièrement et de préférence, aux théories sociales, parce que c'est de tous les sujets celui qui offre le plus d'aliment à la curiosité des masses, et entre les théories sociales, une des plus belles incontestablement, c'est l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Les grands journaux *loco-foco*, sentant leur popularité gravement compromise, se sont emparés de ce thème comme d'une arche de salut. C'est ch effet, une belle question que celle de l'amélioration matérielle, intellectuelle et morale du sort de la classe ouvrière et pour notre compte nous pensons que ce doit être le point de mire de toute politique sociale, l'objet le plus sérieux de la méditation des hommes d'état et des publicistes.

Mais au fond, la presse démagogique se soucie fort peu de la classe laborieuse. Son but est bien moins d'améliorer que de nivéler et, bien moins d'enrichir les pauvres que d'appauvrir les riches.

Peu de mots suffiront pour le prouver.

Pour améliorer efficacement le sort des classes ouvrières il faut surtout qu'il y ait beaucoup de travail et que ce travail soit bien rétribué. Or pour que les classes ouvrières aient beaucoup de travail il faut qu'il y ait confiance et crédit, il faut que toutes les affaires soient prospères. Dans les journaux démagogiques qui ont miné le crédit, détruit la confiance et paralysé les affaires, loin de contribuer à améliorer le sort des classes laborieuses, comme ils le disent, n'ont fait que contribuer à empirer cette même situation. Car qu'on ne s'y trompe pas, il n'y a qu'un seul moyen honnête de s'enrichir, c'est le travail: par conséquent contribuer à rendre le travail abondant et bien rétribué, c'est contribuer d'autant à améliorer le sort des travailleurs et au contraire, contribuer à rendre le travail rare et mal rétribué, c'est contribuer, dans la même proportion, à aggraver la situation des travailleurs. Donc ceux qui ont diminué les moyens de travail ont nui aux classes laborieuses.

Il résulte de ces réflexions que les journaux démagogiques ont fait le plus grand mal aux classes laborieuses en ayant le crédit et qu'il leur sied bien mal de venir maintenant prendre pour thème de leurs déclamations *l'amélioration du sort des classes laborieuses*.

—Cela ressemble par trop à une hypocrisie. Dans un prochain numéro nous examinerons si l'inégalité des fortunes est nuisible au développement de la fortune publique comme le prétendent les journaux *loco-foco*.

HYGIENE PUBLIQUE.

1RE MUNICIPALITE.

M. Lusambey, au nom du comité de salubrité publique, a présenté une résolution par laquelle il serait interdit à l'avenir d'inhumer dans les cimetières No. 1 et 2 sans l'autorisation préalable du maire, laquelle ne saurait être accordée sans un certificat des gardiens du cimetière qui constaterait que les tombes où doit se faire l'inhumation sont en bon état.

L'honorable M. Buisson a présenté un amendement tendant à empêcher entièrement toute inhumation dans le cimetière No. 1.

M. Buisson a fait valoir avec beaucoup de force, que des inhumations dans un cimetière enclavé dans des maisons pourrait avoir des conséquences funestes pour la santé des habitants. C'est surtout dans cette saison que le voisinage du cimetière doit inflner sur l'hygiène publique, et à ce titre, nous regrettons que l'amendement de M. Buisson, n'ait pas été adopté.

On sera plus tard obligé d'en venir là; mais il nous semble, qu'autant qu'il est possible, le mort doit être préféré, et qu'on ne ne doit pas attendre qu'le beaucoup de personnes soient tombées dans la rivière avant de mettre des garde-fous à un pont.

Dr L'honorable L. M. Tuney, Juge de la Paroisse St-Jacques, est mort le 16 de ce mois après une maladie de trois heures.

MEXIQUE.

La garde-côte des E.-U. Woodbury, arrivé hier matin, a apporté des nouvelles de Tampico jusqu'au 18.

Des lettres de cette ville disent que les centralistes, sous les ordres du général Arista, étaient à 15 milles de la ville, et qu'elles y entreraient probablement sans éprouver de résistance.

Trois corvettes, une française, une américaine et une anglaise, étaient à l'ancre en dehors de l'abpice. Les négociants appartenant à ces nations avaient envoyé à bord de ces bâtiments les objets précieux qu'il pouvaient, craignant que la ville ne fut livrée au pillage.

Les affaires étaient dans le plus grand calme; beaucoup de personnes avaient quitté la ville.

Quelques lettres annoncent aussi que le général Urrea a été fait prisonnier, mais cette nouvelle est entièrement fausse, ainsi qu'on le verra par une communication qui nous a été faite par une personne qui est arrivée par le Woodbury et qui a vu avant son départ le général Urrea lui-même.

Les journaux mexicains disent que Santa-Anna, prend des mesures actives pour reorganiser l'armée, dont un journal officiel porte le chiffre fixé par la loi à 9600 hommes de cavalerie, 3000 d'artillerie et 12,000 d'infanterie, tandis que l'on évalue celui de l'armée aujourd'hui en activité à 2800 d'hommes d'artillerie, 3,500 de cavalerie et environ 8,000 d'infanterie.

Le président Bustamente a lancé une proclamation le 4 courant, pour essayer de ramener vers le parti centraliste les habitants des provinces intérieures et sous de l'Est de Tamaulipas c'est dit-il, "dans cette proclamation, contre les Texiens et les sauvages de la frontière de l'Est que les Mexicains doivent essayer leur courage."

Il est facile de voir par là que Bustamente cherche à agir sur les fédéralistes par de belles paroles et qu'il est loin de vouloir adopter les mesures violentes de Santa-Anna.

Le Woodbury a à bord $20,479 en espèces, consignées aux maisons suivantes:

$20,000	J. Crosby.
5,000	Col. Powers.
1,000	J. M. Caballero.
1,000	F. Tie.
1,500	M. Lopez.
512	R. Curell & Co.
$20,479.	

Il résulte de ces nouvelles que ce n'est pas Bustamente, mais Arista qui est à 15 milles de Tampico.

On peut en demander maintenant si Arista commandé seulement l'avant-garde, et si Bustamente reste en arrière avec le reste du corps d'armée, ou si Bustamente, abandonnant le commandement à Arista, s'est hâté de regagner Mexico pour y contre-balancer l'influence de Santa-Anna.

C'est une question que nous ne pouvons résoudre, et qui est d'une haute importance dans la situation actuelle du pays.

Bustamente et Santa-Anna ont des raisons pour se défier l'un de l'autre, et une collision pourrait bien éclater entre eux. Un point sur lequel on paraît s'accorder, c'est que l'armée centraliste après avoir défait les fédéralistes, voudra marcher sur le Texas, dans l'ivresse de sa victoire elle croira avoir bien marché de cette jeune république dont l'émancipation lui est toujours à cœur et quelle brule de reconquérir.

AUTRES NOUVELLES DU MEXIQUE.

Nous apprenons *à l'instant*, d'une source qui nous semble mériter toute confiance, les nouvelles suivantes qui démentiraient celles que nous donnons plus haut.

Selon cette personne qui a été témoin oculaire, le meurtre de Mejia a soulevé l'indignation généralement loin d'ensembler le parti fédéraliste, lui a donné un quatrième ème énergie nouvelle.

L'échec de Mejia ne doit être attribué qu'à son impétuosité; il avait attaqué avec 700 hommes seulement un corps de 4000 hommes, après des prodiges de valeur, obligé de se retirer, sa retraite avait été coupée par un régiment de cavalerie, et il était tombé entre les mains de Santa-Anna.

Urrea n'avait pas été pris, à ce que nous assure ce témoin; M. Rébaud devait arriver le 23 à Tampico.

Arista n'avait guère que 800 hommes avec lui, et les fédéralistes loin de craindre que Tampico fut attaqué, le désiraient au contraire vivement, la ville est bien fortifiée et l'esprit qui l'anime est excellent.

C'est à Tampico que va se réunir le parti fédéraliste pour aviser aux moyens de sauver le Mexique de l'anarchie qui est imminente. *Les Fédéralistes vont se réunir aux Texiens*, menacés par Bustamente, et ils espèrent beaucoup de cette union pour triompher de la tyrannie.

TEXAS.

Le bateau-à-vapeur *Columbia*, capitaine Windle, arrivé hier de Galveston, nous a apporté nos journaux de Houston jusqu'au 22 de ce mois. Nous lisons dans le *Télégraph* de cette date, que les campagnes qui avaient été stationnées près de Bexar et de Gonzales, pour protéger les comtés de l'ouest, ont été retirées; leur présence, il paraît, n'y était plus jugée nécessaire.

La ville d'Avranser prend tous les jours une nouvelle importance; plusieurs marchands s'y sont depuis peu établis avec des marchandises considérables.

Nous apprenons par une correspondance particulière que le sol. Bee, l'envoyé du Texas à Mexico, a été autorisé à rester à la Vera-Cruz jusqu'à ce que le gouvernement décide s'il doit le recevoir ou non en sa qualité officielle. Le colonel Bee pense malgré cela qu'il pourra venir à bord de croiseur un traité, nous craignons qu'il ne s'abuse étrangement.

—L'on a le projet de construire un chemin de fer de Austin, la nouvelle capitale du Texas, aux bords de la mer.

Cordova, le chef mexicain fait rebelle de Nacogdoches a fait une invasion sur la frontière avec 100 hommes et 40 mules chargées de munitions, &c. Un parti fut gardienne a été détaché sur la Guadelupe. Plusieurs compagnies ont été envoyées pour le champ à la poursuite de Cordova et l'on pensait qu'elles pourraient l'atteindre avant qu'il n'atteigne les Brazos, vu qu'il était encombré de bagages.

Les journaux texiens font de grands éloges du caractère et de l'administration du conducteur de la guerre actuel, le général Johnson.

AMERIQUE DU SUD.

On a reçu à New-York, par le navire Oxalis, des journaux de Rio Janeiro jusqu'au 9 avril.

Le ministre de la guerre Brésilien était arrivé le 21 mars à Rio Grande et s'était dirigé de là à Port Alegre avec 400 hommes; un nombre égal de troupes sous les ordres de Terres était parti pour la même destination, et un renfort de 300 à 400 mes devait les suivre dans peu de jours; ces troupes formant un corps de 1200 hommes devaient renforcer celles du gouvernement dans la province rebelle, qui déjà était entièrement au pouvoir de ces derniers, excepté Port Alegre et Rio Grande.

Le gouverneur a publié un décret, dans lequel il promet la liberté aux nègres esclaves qui prendront les armes pour servir la cause du gouvernement et des chétiennes sévères à ceux qui se rangeront parmi les rebelles.

Montevideo et Buenos Agres.— Les nouvelles de Montevideo vont jusqu'au 27 mars. Les affaires dans cette contrée restaient dans le *statu quo*.

Le journal de cette ville du 6 avril contient une longue adresse du président Rivera, faisant un appel au pays pour prendre les armes et marcher contre ses oppresseurs.

Rio Janeiro, 9 avril.—On ne connaissait pas encore à cette époque les résultats des différends qui s'étaient élevés entre Rosas, gouverneur de Buenos-Ayres et Frutimeno, président de la république Orientale dont Montevideo est la capitale, tout ce que l'on savait, c'est que la guerre a été déclarée entre les deux pays.

Le gouvernement des Corrientes (province de la république Argentine) s'est aussi mis en hostilité avec Rosas et Rebagne, gouverneur de la province d'Entre Rios. Il paraît que le motif de cette rupture est que les gouvernements de Buenos-Ayres et d'Entre Rios ont fait des tentatives pour jeter la désunion parmi le peuple des Corrientes et pour les amener à l'aparchie, comme ils l'ont déjà fait dans d'autres provinces.

Rio Janeiro, 5 avril. — La nouvelle apportée par le *Delphin*, de la capture, par l'escadre française, des deux navires américains qui prenaient leurs cargaisons à Liberica Chica, petit port de la Patagonie, a produit la plus vive sensation à Rio-Janeiro.

Voici les faits tels qu'ils sont relatés par le Journal du Commerce de New-York:

"Les bricks américains *America* et *Eliza Davidson*, partirent de Montevideo avec leur cargaison complète pour Lobertica Chica, port situé sur la côte de Patagonie, qui appartient à la république de Buenos Ayres, mais qui n'est point dans les limites du blocus déclaré par l'amiral français, qui consistent dans la distance comprise entre le port de Buenos-Ayres et les bords du Rio-Plata.

Ces navires arrivèrent à Lobertica Chica, où ils ne trouvèrent point de bâtiment de guerre français ils y déchargèrent leur cargaison et ils commençaient à charger des marchandises qui avaient été envoyées de Buenos-Ayres dans des wagons, lorsque la corvette française la *Perle* arriva pour les capturer par ordre du contre-amiral Leblanc, celui-ci fit en effet, et les amenât sous pavillon à Montevideo, les considérant comme bonne prise.

Leurs consignataires demandèrent à l'amiral que ces navires fussent relâchés; celui-ci s'y refusa à moins qu'ils ne lui remissent une obligation d'une somme équivalente à la valeur des deux navires, en attendant la décision de la cour d'amirauté de France; les consignataires refusèrent d'accéder à cette proposition.

Le commandant américain, en apprenant ce qui se passait, adressa une communication à l'amiral français dans laquelle il protestait contre un tel procédé et demandait le renvoi immédiat et sans aucune condition des deux navires capturés. Le 26 mars, époque du départ du Dolphin de Montevideo, la réponse de l'amiral français n'avait pas encore été reçue.

INCENDIE.—La maison du juge Isaac R. Nicholson, située dans le voisinage de Clinton, Miss, a été entièrement détruite par le feu ainsi que tout ce qu'elle contenait. On accuse les domestiques du juge Nicholson d'avoir mis le feu à dessein. Cinq ou six mille piastres en billets de la banque de l'Union ont été perdues; la perte totale est évaluée à $30,000.

Nous lisons dans le "Caddo Free Press" de Shreveport du 23:

"Le docteur Kimmerley qui résidait à Nashville avant d'exercer sa profession ici, et qui était sur le point de fonder un hospital dans cette ville, est disparu depuis deux ou trois jours. On attribue le départ subit de M. Kimmerley à des raisons d'argent. Le public doit se méfier de cette personne, car ses manières et son extérieur sont engageant et semblent décéler l'homme *comme il faut*.

LE PERRON.

(suite au feuilleton de mardi, 28 courant, intitulé le Monetaire.)

Par une belle matinée du mois de germinal 1792, un jeune homme se promenait à grands pas dans le Jardin des Tuileries. Vêtu à la mode du jour, de cette élégance qui annonçait le retour du luxe, le discrédit de la carmagnole et la fin du règne des sans-culottes, ce jeune homme avait l'air soucieux; il contrait à chaque instant sa montre, et aux agaces jeux équivoques d'une jeunesse impatiente, qui pourtant se permettait de marcher qu'il était là pour un rendez-vous; la personne si vivement attendue parut enfin, et il s'écria.

—Arrêtez donc, mon cher Tancrède! il y a une heure que j'attente cette allée.

—Mais si me semble, mon chef Jules, que je ne suis pas en retard: midi sonne à Saint-Roch; c'est l'heure que tu me fixe tes mêmes dans la lettre.

—Tu as raison. Maintenant, pensons tout de suite à l'objet important. C'est possible, n'est-ce pas? Tu feras ce que je te demande?

—Le pourrais-je? Voilà la question .... Tu sais combien on est rigide sur ces sortes d'invitations.

—Je sais bien que l'on n'entre pas au bal les Vertueux comme au Vauxhall; je sais aussi que je ne possède aucune des qualités requises pour y être admis. Il faut être gentilhomme, et je ne le suis pas; il faut être dans sa famille un martyr de l'échafaud révolutionnaire, et c'est là le seul droit que je ne puisse jurer. Mais toi, tu es dans les conditions voulues: de plus, tu travailles au journal de Fréron, et à ce titre, le parti n'a rien à te refuser. Tu as droit à un billet; tu l'auras, et tu me le donneras.

—Comme tu arranges les choses!

—Quoi de plus simple et de plus facile!

—A la bonne heure; mais les billets d'invitation sont personnels, et si l'on découvre que je t'ai cédé le mien, que j'ai introduit un profane dans le sanctuaire, je serais gravement compromis.

—J'en conviens; aussi je ne demande pas cela par pure fantaisie, mais comme un grand service; ce n'est pas à la complaisance que je m'adresse, mais à ton amitié, à ton dévouement. Songe qu'il y va de mon bonheur! Si tu me refuses, je verrai l'Constance, je lui parle. C'est une occasion précieuse et sans pareille, qui s'offre pour la première fois, et que je ne puis saisir qu'avec ton billet. Refuser de me le céder serait me réduire au désespoir. Et comment veux-tu qu'on découvre cette substitution? Qui s'aiguisera de moi dans la foule? ... En tout cas, tu n'auras qu'à nier ton billet et je l'aurai trouvé; rien de plus naturel. De cette fa, on, je prends tout sur moi. Voyons! hésites-tu encore?

—Je suis trop ton ami pour te refuser, quoique ton bonheur me paraisse singulièrement chanceux et problématique. Constance t'aime, je veux bien le croire; mais le baron d'Iverny, son père, est un aristocrate trop entêté pour l'accorder la main de sa fille. Où prétends-tu donc que te mènera cette belle passion.

—Au bal d'abord; ensuite, nous verrons.

—Soit! Je vais demander un billet; et je l'obtiens, je le perdrai sous une enveloppe à ton adresse, et tu le trouveras chez toi ce soir.

—Mille fois merci! Je devrai plus que la vie!

—Pauvre amoureux! que ne puisje te céder aussi ma quotité de vie! Je m'en fort embarrassé quelquefois dans les derniers temps, et à laquelle je ne tiens guère!

A cette époque, la révolution était déjà arrivée à son déclin. La république était un fruit que le vers de la corruption avait piqué. Les deux partis, débris de la Montagne s'écroulant encore une secousse, et le directoire allait s'établir. La terreur disparaissait, la licence était venue. De nouvelles mœurs s'organisaient avec les souvenirs du passé et les hardiesses du présent; la société se reconstruisait à la hâte et au hasard, avec des éléments hétérogènes, les débris qui tombaient, mais qui s'étaient seulement baissés, se relevaient frères et filles comme autrefois; tous les ferments qui avaient fini pendant l'orage se refroidissent avec de joyeux murmures. On voulait reparer le temps perdu, et les plaisirs de deux années, mis en dépôt, dévorer de trois années passées à se taire, à se cacher et à trembler. De toutes parts les plaisirs revenaient avec leur brillant cortège; l'élégance et la mode avaient repris leur règne. Poulant aux pieds les chaussures de la révolution, et désignant la nudité républicaine, la jeunesse dorée poursuivait jusqu'à la rue la recherche du costume. Les émigrés rentrais se mettaient à attendre leur radiation, qu'ils étaient sûrs d'obtenir en doutant de la croyance pour se passer. Le commerce reprenait de grands pas dans une voie qu'elle ne frayait au jouale jour. La réaction avait secondé mais aussi, qui partaient hasti, intrigueient ouvertement et agissant sans façon. De tous les actes que la fureur aristocratique se permit alors, le plus éclatant, le plus hardi et le plus complet fut sans doute cette étrange fête que l'on appela le bal des victimes.

Bien que Jules fût très modéré dans ses opinions politiques, il ne put voir sans étonnement, et même sans en être quelque peu scandalisé, le singulier spectacle qu'offrait ce bal et la licence factieuse qu'il étalait. Les femmes étaient toutes vêtues de noir; les hommes se contentaient d'un crêpe au bras en signe de deuil; ils portaient des habits gris clair, avec un collet vert, couleur adoptée par les chouans de la Vendée; leurs cheveux relevés et attachés par un peigne en écaille rien de la tête laissaient le cou nu et dégagé, comme cela se pratique dans la toilette des condamnés que l'on va conduire à l'échafaud. Les victimes de ce bal se montraient du reste fort résignées au plaisir et pénétrés d'une douce ivresse dans le recours en grâce qu'elles avaient adressé à l'avenir. Tout occupé de son amour, Jules prêta peu d'attention à leurs propos séditieux; mais il remarqua avec inquiétude auprès de Constance un jeunes homme que le baron d'Iverny traitait avec beaucoup de bienveillance.—Voilà, pensa-t-il, un homme que j'ai vu pour la première fois et qui me déplaît comme si il était mon ennemi depuis dix ans. Jules invita Constance à danser, et il lui demanda quelle était cette victime qui semblait lui faire une cour si assidue.

—C'est un de nos anciens amis, répondit-elle, un émigré qui revient de Londres.

—Comment se nomme-t-il?

—Le comte de Brancheville.

—Oui, mon cher baron, disait M. de Brancheville à M. d'Iverny, j'ai mené pendant cet funestes années une vie plus pénible. Crétin-vous que j'ai pu, en quitter Paris un matin, en sortant d'un bal où le jeu m'avait fort maltraité, de sorte que j'émigrai avec vingt louis dans ma poche. J'avais écrit à mon intendant, et je comptais sur mes fermiers.... Ah! bien oui! Mon fripon d'intendant ne s'est pas même donné la peine de me répondre, et mes fermiers sont sans doute devenus des seigneurs dans cette bagarre. Me voilà donc à Londres, sans ressources. Que faire? Emprunter? Mais à qui!.... Je songeai cependant à ce parti, et je m'adressai au marquis d'A., qui étant le plus riche de France devait l'être aussi en pays étranger. Le marquis me demanda combien je voulais!—"Mais, lui répondis-je, une centaine de louis." Il prit alors un grand livre, et il inscrivit mon nom et la somme que j'avais désignée. Vous pensez qu'ensuite il me compta mon argent? Je le croyais sans; mais il n'en fut rien.

—Regardez ce livre, me dit froidement le marquis, feuilletez ces pages et lisez; j'ai enregistré ils sûrement les souvenirs du passé et les hardiesses du présent; la société se reconstruisait à la hâte et au hasard, avec des éléments hétérogènes, les débris qui tombaient, mais qui s'étaient seulement baissés, se relevaient frères et filles comme autrefois; tous les ferments qui avaient fini pendant l'orage se refroidissent avec de joyeux murmures. On voulait reparer le temps perdu, et les plaisirs de deux années, mis en dépôt, dévorer de trois années passées à se taire, à se cacher et à trembler. De toutes parts les plaisirs revenaient avec leur brillant cortège; l'élégance et la mode avaient repris leur règne. Foulant aux pieds les chaussures de la révolution, et désignant la nudité républicaine, la jeunesse dorée poursuivait jusqu'à la rue la recherche du costume. Les émigrés rentrais se mettaient à attendre leur radiation, qu'ils étaient sûrs d'obtenir en doutant de croyance pour se passer. Le commerce reprenait de grands pas dans une voie qu'elle ne frayait au jouale jour. La réaction avait secondé mais aussi, qui partaient hasti, intrigueient ouvertement et agissant sans façon. De tous les actes que la fureur aristocratique se permit alors, le plus éclatant, le plus hardi et le plus complet fut sans doute cette étrange fête que l'on appela le bal des victimes.

Bien que Jules fût très modéré dans ses opinions politiques, il ne put voir sans étonnement, et même sans en être quelque peu scandalisé, le singulier spectacle qu'offrait ce bal et la licence factieuse qu'il étalait. Les femmes étaient toutes vêtues de noir; les hommes se contentaient d'un crêpe au bras en signe de deuil; ils portaient des habits gris clair, avec un collet vert, couleur adoptée par les chouans de la Vendée; leurs cheveux relevés et attachés par un peigne en écaille laissaient le cou nu et dégagé, comme cela se pratique dans la toilette des condamnés que l'on va conduire à l'échafaud. Les victimes de ce bal se montraient du reste fort résignées au plaisir et pénétrés d'une douce ivresse dans le recours en grâce qu'elles avaient adressé à l'avenir. Tout occupé de son amour, Jules prêta peu d'attention à leurs propos séditieux; mais il remarqua avec inquiétude auprès de Constance un jeune homme que le baron d'Iverny traitait avec beaucoup de bienveillance.—Voilà, pensa-t-il, un homme que j'ai vu pour la première fois et qui me déplaît comme si il était mon ennemi depuis dix ans. Jules invita Constance à danser, et il lui demanda quelle était cette victime qui semblait lui faire une cour si assidue.

—C'est un de nos anciens amis, répondit-elle, un émigré qui revient de Londres.

—Comment se nomme-t-il?

—Le comte de Brancheville.

—Oui, mon cher baron, disait M. de Brancheville à M. d'Iverny, j'ai mené pendant ces funestes années une vie plus pénible. Croiriez